Annales historiques de la Révolution française

370 | octobre-décembre 2012
Varia

Geraldine SHERIDAN, *Louder than Words. Ways of Seeing Women Workers in Eighteenth-Century France*

Annie Duprat

OpenEdition Journals

Édition électronique
URL : https://journals.openedition.org/ahrf/12551
DOI : 10.4000/ahrf.12551
ISSN : 1952-403X

Éditeur :
Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée
Date de publication : 1 décembre 2012
Pagination : 251-253
ISBN : 978-2-200-92762-2
ISSN : 0003-4436

Référence électronique
Annie Duprat, « Geraldine SHERIDAN, *Louder than Words. Ways of Seeing Women Workers in Eighteenth-Century France* », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 370 | octobre-décembre 2012, mis en ligne le 28 janvier 2013, consulté le 23 avril 2022. URL : http://journals.openedition.org/ahrf/12551 ; DOI : https://doi.org/10.4000/ahrf.12551

Ce document a été généré automatiquement le 23 avril 2022.

Tous droits réservés

Geraldine SHERIDAN, *Louder than Words. Ways of Seeing Women Workers in Eighteenth-Century France*

Annie Duprat

RÉFÉRENCE

Geraldine SHERIDAN, *Louder than Words. Ways of Seeing Women Workers in Eighteenth-Century France*, Lubbock, Texas Tech University Press, 2009, 272 p., ISBN : 978-0-896-72622-2, 55 $.

1 Le livre de Geraldine Sheridan, professeure émérite d'histoire culturelle du XVIII[e] siècle français à l'Université de Limerick (Irlande), comble un vide en révélant, grâce à une iconographie jamais présentée, la part éminente prise par les femmes dans les activités professionnelles au XVIII[e] siècle. En effet, si l'on connaissait bien, par les textes et les documents d'archives, le rôle des femmes dans les activités domestiques – rôle traditionnel - ou encore leur place dans les activités commerciales « légères » (marchandes de mode, lingères, marchandes de bouquets par ex.), on n'avait guère conscience de leur présence dans des verreries (p. 183 et suiv.) ou des ateliers de chaudronnerie (p. 133 et suiv.). Certes, dans le cas des métiers de force, elles sont représentées non à l'établi mais au bureau, où l'on peut supposer qu'elles rédigent des commandes. Mais elles sont aussi ouvrières et on les voit participer aux travaux des ateliers de poterie de terre ou d'étain, ciseler le cuivre, faire des chapeaux et des éventails... (chapitre 2, consacré à l'artisanat). Pour étudier le travail des femmes, l'auteur a choisi d'examiner des sources connues mais a priori peu étudiées : les gravures techniques publiées par la célèbre *Encyclopédie* et par la *Description des Arts et Métiers*, un ouvrage de grande ampleur réalisé à la demande de l'*Académie Royale des sciences* et publié entre 1761 et 1788. Dans ce dernier *opus*, on remarquera la richesse du *Traité des pêches* (1769-1777) de Duhamel de Monceau, largement étudié dans le livre. Le

corpus ne compte pas moins de deux cents images dans les deux œuvres précédemment citées et une trentaine de gravures non-publiées provenant de la *Description des Arts*. L'ensemble doit beaucoup à Colbert qui avait encouragé dessinateurs et graveurs à se mettre au travail afin de faire connaître les nouvelles techniques (lettre datant de 1675). De nombreuses initiatives semblables ont été prises par la suite, tout particulièrement au XVIII^e siècle. Mais force est bien de reconnaître que la place des femmes y est toujours limitée et c'est justement l'intérêt de cet ouvrage de nous les montrer précisément, grâce à la sélection faite par l'auteur.

2 Ayant travaillé de façon privilégiée aux Archives de l'Académie des Sciences à Paris et à la Bibliothèque de l'Institut (Paris), G. Sheridan a également profité des ressources des fonds anciens des bibliothèques anglo-saxonnes (Harvard par exemple où se trouve un important fonds d'archives de Réaumur, avec les dessins et les gravures préparées pour l'Académie, sur les arts du fabricant d'étoffes de soie et de l'épinglier entre autres mais qui n'ont jamais auparavant vu le jour, Trinity College à Dublin ou encore les Archives de l'Académie des Sciences à Paris). L'hypothèse de l'auteur est toute entière contenue dans le titre du livre : « Plus fort que les mots. Façons de voir les femmes au travail durant le XVIII^e siècle français ». Dans une longue introduction (p. 3-19) bien documentée, Geraldine Sheridan remarque qu'il existe peu de documents sur les femmes, encore moins sur les femmes au travail dont les archives du temps ne remarquent l'existence que lorsqu'il s'agit des veuves devenues responsables des activités de leur époux (cas fréquent dans le commerce, en particulier celui de la librairie). Pourtant, elle observe que le nombre des femmes au travail dans les manufactures a beaucoup augmenté au XVIII^e siècle, en particulier dans le textile comme dans les soieries lyonnaises. Les recherches archivistiques de l'auteur lui permettent de trouver les femmes « sur le côté, à l'ombre de la loi », quand elles sont présentes lors des conflits du travail. Se plaçant dans la continuité des travaux de Michaël Sonenscher (Work and wages : natural law, politics and eighteenth century French trades, 1989), de Daryl Hafter (Dynamos and virgins revisited. Women and technological change in history, 1989) et de plusieurs autres (la bibliographie du travail et des travailleurs au XVIII^e siècle est bien fournie) Geraldine Sheridan remarque que, chez les historiens aussi, il n'est guère fait mention des multiples activités des femmes ouvrières. Le livre est donc une réponse à ces manques caractérisés.

3 La sélection des gravures réunies ici montre que leurs auteurs n'ont jamais cherché le réalisme mais présentent au contraire une vision idéalisée des corps et des gestes, réservant la précision aux instruments techniques et aux lieux. Rappelons que le corpus a une fonction didactique et non artistique. On y constate cependant que les femmes sont souvent placées dans des situations professionnelles inférieures, comme simples aides dans les ateliers situés en ville ; en revanche, sur l'iconographie très abondante du Traité des pêches, elles occupent le même genre d'activité que les hommes (s'occupant des filets, du transport et du séchage des poissons, de la récolte des coquillages sur les plages à marée basse mais aussi s'affairant à relever les casiers en ayant de l'eau jusqu'à la taille...). Dans ces activités physiques, elles sont présentées à l'égal des hommes. Ici, Geraldine Sheridan s'inscrit en faux par rapport à l'une des conclusions de William Sewell en 1986 (« Visions of labor : illustrations of the mechanical arts before, in and after Diderot's Encyclopédie », in Work in France : representations, meanings, organization and practice, éd. par Steven Kaplan) ; Sewell avait conclu que les femmes au travail n'étaient représentées que dans des rôles

sexuels. Le présent livre, aux dires de son auteur, n'a pas pour ambition de rétablir l'équilibre de la balance des représentations des femmes mais d'établir une vérité. Un long développement permet à l'auteur de montrer comment, sur ces questions, travaillent habituellement les chercheurs. Pour sa part, elle reconnaît la fonction didactique des images, particulièrement importante au XVIII[e] siècle, et travaille par étapes successives : donner à voir le plus grand nombre de documents, les décoder le mieux possible, les contextualiser. Nous sommes ici dans le champ des « visual studies » qui ne cessent de progresser dans le paysage universitaire anglo-saxon, davantage qu'en France d'ailleurs.

4 Le livre est divisé en cinq chapitres d'inégale longueur : « L'économie traditionnelle » (p. 21-74), « Le commerce traditionnel et l'économie familiale » (p. 75-140), « Les textiles » (p. 141-182), « Les manufactures » (p. 183-202), « Les activités commerciales » (p. 203-216). Il s'achève par l'appareil scientifique de rigueur (notes, sources, bibliographie et index). Sur un sujet très peu exploré encore ; on notera seulement que le livre de Valérie Mainz datant de 1999 traitait d'un sujet voisin, mais pour la décennie révolutionnaire (L'image du travail et la Révolution française, Vizille, Musée de la Révolution française, 1999) est absent de la bibliographie. Ce livre est un trésor pour tous ceux qui se préoccupent de l'histoire des femmes, de l'histoire des techniques, de l'histoire du travail mais aussi de l'histoire des images. Pour conclure, notons, et c'est un point très important, la qualité de l'édition du livre. De grand format, il est imprimé sur un papier assez léger pour ne pas rendre le poids dissuasif à la lecture – remarque qui peut sembler triviale mais qui est importante pour de nombreux livres d'art ! Ce papier n'est pas translucide et l'iconographie très abondante est d'autant mieux rendue que l'éditeur a pris soin d'insérer des gros plans dans des cartouches sur toutes les gravures dont le sujet était important. Il y a donc eu une réelle collaboration entre l'auteur et l'éditeur, fondée sur des raisons scientifiques. Le point valait d'être souligné au moment où, en France, une loi inique sur les droits de reproduction des images nous contraint à limiter au maximum nos envies et handicape les recherches en « visual studies ».